



# André Gidé retour de l'U. R. S. S. (1)

On lit dans *Les Nouvelles Nouritures* d'André Gidé, parues en 1935, ces lignes écrites avant son adhésion au communisme : « Je sens en moi l'impérieuse obligation d'être heureux. Mais tout bonheur me paraît haïssable qui ne s'obtient qu'aux dépens d'autrui et par des possessions dont on le prive. Un pas de plus et nous abordons la tragique question sociale. Tous les arguments de ma raison ne me retiendront pas sur la pente du communisme. » Et André Gidé ajoute aussitôt une note : « Ma raison a rejoint mon cœur. Que dis-je ? Ma raison aujourd'hui l'y précède. »

Gidé savait toute la gravité de sa conversion qui n'engageait pas seulement lui-même, car elle risquait d'entraîner un certain nombre d'esprits qui savent que Gidé, avec ce scrupule qui marque toute son œuvre, avait tout pesé ; qu'il ne s'agissait pas de siéger au plafond ni de déplaire aux bourgeois ; qu'il n'y avait point là une attitude. Bien plus, si les critiques de droite pouvaient expliquer cette évolution de Gidé comme le développement normal de la courbe de sa pensée et prétendre qu'elle était dans la ligne même de son destin, ils n'avaient tort qu'en apparence, par les arguments tendancieux qu'ils tiraient de ces raisons. Ils le blâmaient, se refusant à comprendre la vérité intérieure de Gidé : n'admettant point ces nuances qui sont les manifestations extérieures de la sincérité et non pas hésitations ou contradictions. L'homme est un émouvant tissu d'antinomies ; et Gidé a hérité cette inquiétude intellectuelle de son ascendance et de sa formation protestantes. Le calviniste, bien plus que le luthérien, est vraiment un homme abandonné ; son Dieu est d'œuvre quotidienne : c'est tout le drame de la pensée de Gidé ; c'est l'explication essentielle de son débat intellectuel, la raison même de la valeur unique de son témoignage. Et quand, ayant enfin adhéré au communisme, il continuait à parler de Dieu, il n'y avait pas contradiction, et moins encore hésitation. Il ne cherchait pas à se reprendre. C'est ce qu'il faut savoir admettre et comprendre pour apprécier son dernier livre, pour en mesurer toute la gravité, pour en juger sainement : et non plus s'en réjouir, mais en ressentir la souffrance ; et saisir la portée de cette phrase qu'on lit aux premières pages : « Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis — ceux pour qui « l'amour de l'ordre se confond avec celui des tyrans » — vont prétendre tirer de mon livre. Et voici qui m'eût retenu de le publier, de l'écrire même, si ma conviction ne restait intacte, inébranlée, que d'une part l'U. R. S. S. finira bien par triompher des graves erreurs que je signale ; d'autre part, et ceci est plus important, que les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle. »

Comme tant d'autres, Gidé pensait que le communisme doit permettre le développement de toutes les possibilités de l'homme, qu'il est le climat de l'épanouissement de la

personne ; et d'avoir vu qu'en Russie il est tout le contraire ne lui enlève point sa foi. Que l'on puisse penser qu'il se trompe, soit. Mais il faut respecter une telle sincérité ; bien plus, c'est en fonction de cette constance intérieure qu'on appréciera la valeur de son témoignage. Tout autre qui, ayant vu les mêmes choses que Gidé aurait repris sa liberté, aurait renoncé, serait suspect. Son témoignage perdrait toute gravité, ne serait plus un avertissement tragique.

Gidé vient donc de voyager en Russie ; il y a vu les progrès matériels accomplis, l'équipement économique qui rejaillit sur le bien-être matériel, sans avoir détruit la pauvreté ni la misère ; il a vu des usines modèles, il a vu des manifestations de masses animées d'un sentiment unanime ; il a vu tout ce qui a été fait pour distraire les hommes de leur travail quotidien et encore mal rétribué ; il a vu, dans les villes, ces oasis de bonheur que sont les jardins d'enfants, tout l'effort qui est fait en faveur de cette enfance ; il a vu un peuple, presque entièrement satisfait, même de faire de longues stations devant les magasins qui débiteront de banale marchandise. Mais il a vu un peuple partout pareil, uniforme, vénérant à la place des idoles — l'image de Staline ; un peuple entier formé de la même façon, orienté selon une ligne qu'on ne discute pas, mais en fonction de laquelle seule on discute. Un peuple qui ne sait pas ce qu'est la critique ; qui semble entièrement déshumanisé ; un peuple qui vit dans la médiocrité et ne le sait pas : comme le chien à sa chaîne, croyant que la liberté finit à la tension de son lien, l'homme soviétique ne conçoit rien au delà d'une ligne, le conformisme des dirigeants. On n'en discute point, l'idée ne peut pas en venir à l'esprit. C'est la caverne de Platon où les hommes prennent pour leur réalité l'ombre que projette le soleil sur la paroi du fond. Le Russe ne sait pas qu'il peut tourner la tête, ou la lever. Il est un homme à qui l'on a enlevé la faculté de penser. « Ce que l'on discute, c'est de savoir si telle œuvre, tel geste ou telle théorie est conforme à la ligne sacrée. Et malheur à qui chercherait à pousser plus loin ! Critique en dedans tant qu'on voudra. La critique au delà n'est pas permise. Il y a de deux exemples de cela dans l'histoire. »

C'est un effarant tableau de ces hommes sans cerveau que fait André Gidé tout au long de son livre, dont on éprouve une indicible tristesse. Dans tous les domaines il nous montre l'homme uniforme. Mais est-ce bien un homme ? Il ignore tout ce que fait l'étranger et s'inquiète uniquement de savoir ce que l'étranger pense de lui. L'un ne peut croire que Paris a son métro, l'autre demande si nous avons des écoles ; tous estiment que les Français est malheureux, très malheureux n'ayant pas encore « fait la révolution » Le soleil ne brille qu'en Russie ; partout ailleurs, c'est la ténacité. Tout le monde semble répéter la même leçon, comme certains gardiens de musée ; mais ils la répètent avec enthousiasme. Et c'est ce qui a bouleversé André Gi-

de, ce qui nous atterre. « L'humanité n'est pas simple, il faut en prendre son parti, et toute tentative de simplification, d'unification, de séduction pour le dehors sera toujours odieuse, ruineuse et sinistrement bouffonne. »

Voilà des hommes à qui l'on a promis le bonheur. Voilà le bonheur qu'on leur a donné. On a tué l'esprit. La Russie d'aujourd'hui n'est plus révolutionnaire : ce mot, que tout le monde répète avec ferveur, a perdu toute substance ; il n'est qu'un son. Est-ce là où il fallait en venir ? Mais pouvait-on autre chose ? Ainsi la masse russe n'a pas changé. Qu'on ait élevé le niveau de la culture ne compte aucunement pour nous ; les masses n'ont acquis aucun moyen de contrôle. L'esprit est, en Russie, plus douloureusement enchaîné qu'ailleurs : « Les fronts n'ont jamais été plus courbés ». Qui ne ressentira toute la gravité d'une telle constatation ? Qui n'en ressentira une immense peine ? Gidé se refuse à accuser le marxisme ; il va même jusqu'à se demander si cet écartement du léninisme n'était pas nécessaire, mais il pose aussitôt cette question : « Le passage de la mystique à la politique entraîne-t-il fatalement une dégradation ? »

Peut-être le fait-il avec trop de générosité. Ce n'est point du « passage de la mystique à la politique » qu'il s'agit ; mais du passage d'une mystique définie. André Gidé semble écarter ce qui apparaît bien comme la conclusion de son enquête. C'est là que se tient toute l'angoisse du problème. Ce qu'il dénonce — la dictature : sa rigidité et son étroitesse — est inscrit dans le développement matériel de la politique marxiste ; mieux, c'est le destin inéluctable de la doctrine communiste.

Ainsi le pèlerin fait-il des retours, hésite-t-il à condamner — car aussitôt pénible qu'en soit la constatation, il lui est impossible d'admettre une volonté de mal. Il veut croire encore. Et tout ce qu'il dit là-dessus constitue une accusation de plus. Telle elle était sous les Tsars, telle la Russie est demeurée. Mais tandis qu'alors en certains lieux le vent de l'esprit soufflait encore, les dirigeants soviétiques, en apprenant à dominer la nature chaque jour davantage, sont arrivés à l'enfermer. Nulle part on ne pressent qu'un Dostoiévski puisse reparaitre et l'une des dernières phrases d'André Gidé, en dépit de toutes les nuances dont il a pu entourer son récit, constitue l'accusation formelle, essentielle contre quoi il n'y a pas de plaider possible : « Je me demande si, peut-être, dans l'U. R. S. S. glorieuse d'aujourd'hui, ne végète pas, ignoré de la foule, quelque Keats ou quelque Rimbaud qui, en raison même de sa valeur, a du mal à se faire entendre ? »

Il nous faut recevoir dans sa totalité le témoignage de Gidé, qui a dû, en raison même de l'espérance qu'il a mise dans le communisme, lui coûter beaucoup. L'avertissement sans précédent qu'il constitue tient à la sincérité de Gidé, à cette qua-

lité d'âme assez exceptionnelle

« L'homme soviétique » nous paraît plus à plaindre que « l'homme allemand » de Hitler. « Je doute, écrit Gidé, qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fut-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus sobre, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. » Car si les Allemands n'ont plus de liberté, ils ont cependant un héritage : s'ils ne peuvent lire Thomas Mann ou Furschtwaenger, les pères les ont lus et peuvent, en secret, en parler à leurs fils. Tandis qu'en Russie tout héritage culturel est anéanti ; on a fabriqué des hommes en vase clos, on les a façonnés de telle sorte qu'ils ne puissent jamais prendre notion de l'humain. C'est à craindre. Et cette dernière accusation de Gidé : « Je crois que l'on étonnerait les jeunes soviétiques, et qu'ils protesteraient, si l'on venait leur dire qu'ils ne pensent pas librement. »

On pressentait que les choses devaient être telles, car il n'est pas doctrine sans asservissement ; mais il fallait que Gidé nous en donnât, avec son admirable scrupule, la certitude.

Malgré les nuances, les tempéraments qu'il a apportés à son jugement, André Gidé nous rappelle que le service de la communauté n'est admissible (et n'est une réalité) que si la personne humaine demeure libre. Ce qui est à l'opposé de la dictature, de la bureaucratie soviétiques. Ce qui est la condamnation de toute culture dirigée. Mais il y a longtemps que nous avons refusé le conformisme qui fait du cœur et du cerveau de l'homme un désert.

(1) Un volume in-8, comtoine, N.R.P. Gallimard, edit., 6 fr.